

FERNAND DUVERGÉ

LES

MAURICIENNES

QUATRIÈME SÉRIE

- I.—LA SIRÈNE DE LA GRAND' RIVIÈRE (Légende Créole).—1868.
II.—LA PETITE ÉCOLIÈRE.
III.—LE T.....
IV.—LE RÉVEIL DE LA FERME.
V.—LA FOI, L'ESPÉRANCE & LA CHARITÉ.



MAURICE

IMPRIMERIE DU "MERCANTILE RECORD COMPANY".

1882

LA SIRÈNE DE LA GRAND' RIVIÈRE

(LÉGENDE CRÉOLE).—1868.

CHANT I.—LA SIRÈNE.

— II.—LE RÊVE DU PLONGEUR.

— III.—LE PONT DU CHEMIN DE FER.

LA SIRÈNE



Jeté sur un abîme, en face de la mer,
Le vieux pont tient encor sur son treillis de fer.
Nul ouragan n'a pu, l'assaillant dans l'espace,
D'un côté ni d'un autre ébranler sa carcasse.
Dans ses piliers de roche incrustant ses deux bouts,
Des ravages du temps il a bravé les coups,
Et, vieillard dont n'a pas fléchi la haute taille,
Il garde son aplomb rigide de muraille.
Depuis qu'il est construit, au piéton, au cheval,
Il dresse à tout venant son double arc triomphal ;
Et c'est à peine si, quand gronde la tempête
Et que la mer, la nuit, rugit comme une bête,
Le pont Saint-Louis tremble au tonnerre des eaux.
Le vent passe en sifflant à travers ses barreaux
Eparpillant dans l'air une étrange harmonie.
Et quand tombe le soir de la voûte infinie ;
Quand tous les bruits font place au silence profond ;
De la lune en plein ciel quand apparaît le front :
Sous la lueur qui tombe en larges nappes blanches
Et dans les fourrés noirs filtre à travers les branches,
Sur la lagune on voit l'ombre des filaos
A l'orchestre des vents qui danse sur les flots.

Or, c'est là qu'à minuit vient chanter la Sirène.
Quand cette voix s'élève, et que la lune est pleine,

Les pêcheurs d'alentour font le signe de croix.
Les coqs chantent, et, sur quelque chicot de bois,
Prolongeant dans la nuit sa clameur désolante,
Le fouquet odieux gémit et se lamente.
Alors, sous le vieux pont, l'on peut voir tout à coup
L'eau calme jusque-là qui s'agite et qui bout.
Une vapeur s'élève, épaissie en nuage,
Et de ses sombres flancs par degrés se dégage
Une apparition de nymphe sur les eaux.
Mais malheur !... Ce n'est pas la reine des roseaux,
Ni la naïade tendre, amoureuse et plaintive
Que les faunes moqueurs taquinent sur la rive ;
Ce n'est pas Parthénope, éprise éperdûment,
Dont la voix se transforme en un roucoulement :
Ecoutez-la parler dans la nuit calme et grave,
D'un accent courroucé qui menace et qui brave ;
Ce n'est pas pour chanter qu'elle se montre ici,
Car dans l'ombre, voici qu'elle s'exprime ainsi :

— “ J'ai le droit de parler, et je veux qu'on m'écoute.
“ Il ne vous suffisait donc plus de cette route
“ Sur ce pont suspendu qui vibre à tous les vents,
“ Hommes qui m'entendez, avides mécréants ?
“ Quel culte rendez-vous aux déités marines
“ Pour franchir leur domaine entre ces deux collines,
“ Et troubler du fracas d'une aorte de fer
“ Ma paisible vallée ouverte sur la mer ?
“ Où m'avez-vous dressé des autels sur ces rives ?
“ Quand m'avez-vous priée au bord des sources vives ?
“ Quand m'avez-vous offert, recueillis de vos mains,

- “ Le lait de vos troupeaux, les fruits de vos jardins ?
“ Qu’êtes-vous, et quels sont vos droits à ma tendresse ?
“ Où vous êtes ici, je suis seule maîtresse !
“ Depuis des siècles morts et finis sous la cendre,
“ Dans ces profondes eaux où nul ne peut descendre,
“ Transformée en Sirène, invisible à vos yeux,
“ Je demeure, et j’attends les ordres de mes Dieux.
“ Le temps poursuit son cours, et seule, désolée,
“ Je remonte la nuit cette sombre vallée
“ D’où je découvre, au fond des gouffres entrevus,
“ Les vestiges lointains des mondes disparus.
“ C’est ici mon domaine, et c’est là que je règne ;
“ C’est là que ma pensée éternellement saigne,
“ Lorsque mes souvenirs s’en retournent, fiévreux,
“ Avides, révoltés, vers des temps glorieux.
“ Mais vous avez heurté la porte de ma tombe ;
“ Et comme s’envola de l’arche la colombe,
“ De l’humide séjour je sors, et j’apparais
“ Immortellement belle, et sous les mêmes traits !...
“ Donc, les jours sont comptés, et les heures sont brèves ;
“ Je viens d’un glas funèbre interrompre vos rêves ;
“ Et vous dire, n’ayant pas foi dans vos remords,
“ Que de roc est mon cœur, si de neige est mon corps !
“ Que si vous me chassez par vos œuvres impies ;
“ Si s’élève ce pont par vos mains ennemies :
“ Vous saurez, pauvres fous, ce qu’il en coûte à ceux
“ Qui déclarent la guerre aux Envoyés des Dieux !
“ Jamais ce pont maudit, entrepris sans mon ordre,
“ Ne verra dans le sol ses soubassements mordre !
“ Et si par un prodige, impossible à prévoir,

“ La science sur moi venait à prévaloir,
“ J’ameuterai sur lui les autans de l’espace ;
“ Je soufflerai sur lui la tempête qui passe ;
“ J’appellerai la foudre, et les vents déchainés
“ Briseront ces travaux maudits et condamnés
“ Par moi, reine toujours des zones tropicales ;
“ Par moi qui vous tiens tous dans mes deux mains royales ;
“ Et je le jure ici :—Malheur à votre pont !
“ Anathème sur ceux qui le commenceront,
“ Et malédiction sur l’œuvre sacrilège !...”

Et l’écho s’étant tû, la fée au corps de neige
Disparut en plongeant dans l’abîme des eaux.
Et, comme pronostic à des malheurs nouveaux,
Tandis qu’encor sonnaient ces paroles mortelles
Retentit dans la nuit comme un battement d’ailes.
Le Fouquet s’envola, jetant pour ses adieux
Un présage de mort qui consterna ces lieux :
Son cri lugubre erra sous la voûte infinie,
Glaçant ceux qu’à cette heure agitait l’insomnie,
Et l’infernal oiseau, fait pour l’obscurité,
Fondit dans quelque trou d’un vol précipité.
Mais au loin, la clameur réveilla par centaines
Les maigres chiens errants qui dorment dans les plaines,
Et plus d’une famille, en sursaut s’éveillant,
Comprenant d’où venait ce tumulte alarmant,
Frissonna de terreur, sentant au-dessus d’elle,
Invisible, passer en déployant son aile,
De quelque catastrophe effrayant précurseur,
Le sinistre fouquet, messenger de malheur.

* * *

Le pont fut commencé malgré ces prophéties.

* * *

La science, riant, traitait de facéties
Les rapports qui parlaient de l'apparition.
La sirène... ?—folie ou superstition !
Qui jamais dans ce siècle avait vu des sirènes ?
A son invention qui donc lâchait les rênes
Au point de divaguer d'étoiles en plein jour ?
Quel était l'idiot qui battait ce tambour ?
La sirène... ?—Allons donc ! Et John Bull qui gouverne
N'avait pas à peser pareille baliverne !
On boulonna sur roc les huit piliers de fer
Qui supportent le pont à cent vingt pieds en l'air ;
Mais, dès le premier jour, aux premiers coups de pioche,
Un homme fut tué par des éclats de roche.
Et successivement de bizarres malheurs
Vinrent décourager les hardis travailleurs.
L'un d'entr'eux s'enterra dans une des colonnes
Parmi des macadams versés à pleines tonnes.
Du coup, les ouvriers, se regardant émus,
Refusèrent en bloc de faire un pas de plus.
Leur esprit fut frappé de ces tristes présages,
Et, pour les retenir, on dût doubler les gages.
Mais une terreur sourde au milieu d'eux restant,
Les portait à grossir le moindre évènement.
On rapprocha les faits pour en tirer les causes ;
Et la peur, le mystère, amplifiant les choses,

Les plus forts, ébranlés dans leur robuste foi,
Partagèrent bientôt le général émoi.
Mornes, les chefs en vain calmaient ces pessimistes,
Lorsqu'une nuit d'hiver, une de ces nuits tristes,
Où la pluie et le vent alternent sans répit,
Soudainement la lune—ainsi que dans son lit,
Pâle, on voit sous un voile une morte étendue,—
La lune, sans éclat, se montra dans la nue.
Du camp où reposait l'essaim des travailleurs,
Sortirent aussitôt de confuses rumeurs ;
On accourut pour voir cette lune voilée,
Et déjà s'écrasait cette foule affolée,
Quant sur le bout du pont, jusqu'aux trois quarts construit,
Une clameur maudite éclata dans la nuit.

C'était un cri strident, un miaulement rauque,
Saluant l'astre, ainsi qu'un démon qu'on évoque.

Et la foule cria : Le Marcou ! Le Marcou ! ! !

Alors, ce fut la fuite aveugle, n'importe où !
Ce peuple d'ouvriers, ignorant et crédule,
Eut comme un soubresaut de bête qui recule.
Ce fut un tourbillon dont les remous humains
S'écrasèrent aux rocs, roulèrent aux ravins.
La superstition troublant toutes les têtes,
On n'avait qu'une idée : arriver jusqu'aux crêtes,
Et sortir au plus tôt du trou lugubre et noir
Où l'on avait bâti le campement du soir.

On abandonna tout dans la fuite subite ;
Ce fut à qui de là s'en irait au plus vite,
Meurtri, les pieds saignants, électrisé de peur,
Tremblant, et les cheveux hérissés de terreur.
En un clin d'œil, la place eut l'air d'un cimetière ;
Le déguerpissement fut un coup de tonnerre !
Au loin on entendait sonner des pas humains
Rapides, détalant sur tous les grands chemins.
Et tandis que des chiens hurlait le chœur sinistre,
Que la lune mourait dans un linceul de bistre,
Le Marcou, miaulant comme les chats en rût,
Bondit, ferma ses yeux de braise, et disparut.

* * *

Le lendemain, pas un ne revint à l'ouvrage !...
L'affaire du Marcou faisait un tel tapage,
Que dans chaque famille on avait volontiers
Pour avoir des détails gardé les ouvriers.
Les femmes s'arrêtaient en allant aux boutiques ;
Les vieux seuls avaient vu de pareilles paniques,
Mais n'en racontaient rien, quoiqu'on les en priât.
Songez-donc : le Marcou, c'est le Diable fait chat !...
C'est le Mauvais Esprit qui prend un corps de bête ;
Et la sirène et lui se mettant de la fête,
Bien sûr que quelque grave et terrible malheur
Allait terrifier le peuple travailleur.
Et l'on énumérait les victimes récentes ;
On récapitulait les chûtes importantes ;
On criait à l'envi que ce métier de chien
De tous était le pire, et ne menait à rien.

Dès lors, pas un pêcheur dans sa chétive sphère
Qui ne se crut d'un rang plus correct et sévère
Que le rude ouvrier tout barbouillé de noir,
Dont l'inferral Marcou faisait le désespoir.
Mais quand on sût qu'un tel, en pêchant à la seine,
Avait près des récifs entendu la sirène,
La population entière de l'endroit
Consulta son curé pour la première fois.
Ce fut l'instant critique, et les plus vieilles femmes
Prirent leurs chapelets en pensant à leurs âmes ;
On crut la fin du monde en suspens ! Le Chinois
Toucha plus d'un crédit en retard de six mois,
Et pour se mettre en règle avec sa conscience
Si lourde jusque-là, chacun fit diligence.
Dès six heures du soir on ne vit plus dès lors
— Fait caractéristique, — un seul gamin dehors.
Une morne terreur planait sur le village,
Et la peur du Marcou l'enserrant d'avantage,
La coupe déborda du récit qu'un matin
Fit un plongeur connu, nommé Jules Batin. (1)

(1) Historique.

LE RÊVE DU PLONGEUR

Dans les récifs perdus sous un voile de brume
Et qu'un flot incessant bat et couvre d'écume,
En quête d'une *ourite*, un dimanche matin
Furetait le plongeur la fouine à la main.
Le vent poussait du nord des vagues mugissantes,
Et l'homme, mal d'aplomb sur des roches glissantes,
Risquait d'être emporté par quelque paquet d'eau.
Un grain blanc se levait dans l'est comme un rideau.
Le ciel s'assombrissait, tel qu'un miroir où passe
Quelque humide vapeur salissante et tenace.
L'homme inquiet leva la tête, regardant
L'ombre qui revenait, et l'averse en suspens.
Triste dimanche ! Allons, du nerf et du courage !
Il fallait se hâter pour devancer l'orage.
Bravement, il entra dans l'eau jusqu'au genou,
Quand son pied rencontra quelque chose de mou,
Et jaillissant des flots, deux bras, deux tentacules,
Appliquèrent sur lui leurs livides pustules.
Horreur !... d'un tel recul l'homme se défendit,
Que cet embrassement impur se détendit.
Le poulpe lâcha prise, et la fouine prête
Se levait, et d'aplomb retombait sur la bête,
Lorsque Jules Batin, lui, le pêcheur connu,
Le plongeur réputé qui, toujours demi-nu,
Bravait la grosse mer, et comme un plomb de sonde
Eût plongé n'importe où, même aux pôles du monde ;
Jules Batin, sentit, blême et tremblant de peur,
Tous les poils de sa chair se raidir de terreur,

En entendant, alors qu'il était le seul homme,
Le seul être vivant, errant comme un fantôme
Sur ce banc de récifs noir comme du charbon,
En entendant quelqu'un l'appeler par son nom...

Quand il se retourna ses jambes vacillèrent :
Voici ce que ses yeux dilatés contemplèrent :

...Levant un front divin, fait pour le nimbe d'or,
Bien plus éblouissante et radieuse encor
Que tout ce qu'on peut voir dans un songe sublime,
La sirène sortait devant lui de l'abîme.

Elle surgit, tendant les bras au malheureux,
Et l'appelant d'un son de voix si langoureux,
Que dans l'enchantement où le plongeait sa vue
Il crut que s'envolait sa pauvre âme éperdue !
Elle était blanche, avec des cheveux noir de jais
Où la mer égrénait des perles, et jamais

Les pêcheurs n'avaient vu sur nos plages marines
Un tel rayonnement de beautés féminines !

Elle se renversa lascive, en souriant,
Et les yeux demi clos, les lèvres découvrant
L'émail immaculé de ses dents éclatantes,
Elle lui cria : " Viens !..." tandis que provoquantes
Ses mamelles, dressant leurs pointes vers le ciel,
Frémisssaient d'un désir âpre et passionnel,
Et que de son beau corps la peau fraîche et polie
Tressaillait du frisson des bêtes en folie.

L'homme galvanisé se dressa, comme font
Les chevaux hennissant aux juments, et d'un bond

Il s'élança vers elle, éperdu, hors d'haleine,
Et plongea dans la mer aux bras de la sirène.

Et ce fut le début des surprises sans fin !
La fée enchanteresse à la peau de satin
Entraîna le plongeur dans ces profondeurs vagues
Qui ne connaissent pas le tumulte des vagues.
Suspendue à son cou, pesant de tout son poids,
Irrésistible, souple, et brutale à la fois,
Sans même lui laisser la force de comprendre,
Dans l'abîme des mers elle le fit descendre.
Elle précipitait sa chête, sans effort,
Ainsi que le boulet qu'on fixe aux pieds d'un mort.
Lui, ne respirant plus, se souvenait à peine
De l'heure où sous les eaux l'emporta la sirène.
Autour d'eux tournoyaient les poissons de la mer ;
Et les squales tigrés, passant comme un éclair,
Par bonds, remuaient l'eau d'un battement de queue.
Mais ils coulaient toujours dans l'onde calme et bleue ;
Et, lorsque la descente enfin se modérant,
Le plongeur put compter sur l'arrêt d'un instant,
Son pied, heurtant le sol à la même seconde,
L'avertit qu'il touchait aux assises du monde.

Ici, la solitude avait l'intensité
Du calme de la mort, et de l'éternité.
De confuses lueurs vacillaient inégales
A travers l'épaisseur des couches glaciales,
Et dardaient par instants de rapides éclairs
Au fond de trous pareils aux gouffres des enfers.

Là remuait, entr'eux se dévorant dans l'ombre,
Des larves du néant le fourmillement sombre ;
Tremblant de ce contact odieux, lui, vivant,
Le plongeur reculait, quand à ce mouvement
Il sentit sous ses pieds craquer des choses mortes...
Ses angoisses du coup lui revinrent si fortes,
Un tel frissonnement lui secoua les reins,
Que devant lui, sans force, il tomba sur les mains.
Mais la sirène était là qui lui vint en aide ;
Et l'ayant relevé, comme un enfant qui cède
Le malheureux, perdu, brisé, s'abandonna
Au guide qui lui prit la main, et l'entraîna.
Justement, à cette heure, émergeant des nuages,
Le soleil éclaira ces funèbres parages,
Mais à travers les eaux, tel qu'un boulet rougi,
Son disque, sans rayons, apparut élargi.
Un jour pâle et blafard s'infiltra dans l'abîme,
Et, révélant à l'homme un spectacle sublime,
Fit dans ce monde étrange apparaître à ses yeux
Les merveilles d'un art inconnu sous les cieux.
Debout, malgré le temps des époques lointaines,
Des ruines sans nombre abondaient dans les plaines ;
Et juste devant lui se dressait le portail
D'un féerique palais de marbre et de corail.
Mais si blanc lui parut ce marbre au sein de l'onde,
Si rouge ce corail, trésor d'un autre monde,
Que ses yeux, éblouis de leur perfection,
En devaient à jamais garder la vision !
Rien ne remuait plus dans ces salles désertes ;
De moelleux divans de velours d'algues vertes

Ornaient seuls le pourtour du palais sous-marin ;
Le sol disparaissait sous un sable d'or fin ;
Une faible lueur, par moments incertaine,
Trahissait un foyer de clarté souterraine :
Quelque volcan, couvert par les flots étouffants,
Dont les laves sortaient en jets incandescents.
Des paillettes de feu s'allumaient dans les dômes ;
Des cristaux qu'on eût dit taillés par des mains d'hommes,
En blocs de diamants pendaient de toutes parts ;
Et plus loin, dans le sable, attirant les regards,
Des débris élégants de colonnades frêles,
Des chapiteaux fouillés d'un travail de dentelles,
Des vestiges de temple aux fragiles arceaux,
Tranchaient de leur profil le clair-obscur des eaux.
Des restes de palais se détachaient de terre
Dans un mystérieux empâtement calcaire,
Et les marbres tombés de chaque monument,
Enormes, dans le sol s'enfonçaient lourdement.
Dans les proportions larges de ces ruines,
On devinait un peuple ennemi des routines,
Qui, sans aucun souci de la convention,
Bâtissait à sa taille, et d'inspiration.
L'ogive se mêlant partout à l'arabesque
Dénotait le travail d'une race mauresque,
Et les derniers fragments d'un aquéduc brisé
Trahissaient un pays jadis civilisé.
De quelle catastrophe imprévue et fatale
Était-il résulté cet effrayant dédale !
Quelle cause terrible aux effets foudroyants
Avait donc pu causer de tels écroulements !...

Était-ce le produit d'une œuvre volcanique !
Était-ce un résultat du déluge biblique !
Ou bien était-ce... mais qu'importe l'inconnu :
Oui, ces palais avaient certainement vécu !!!
Oui, de quelque cité d'un âge qui s'envole,
Ce fond océanique était la nécropole !...
Le plongeur, fasciné du spectacle nouveau,
Hésitait comme s'il profanait un tombeau.
Il voyageait depuis une heure dans un rêve ;
Ne sachant plus devant ces merveilles sans trêve,
Où l'égaraiement les pas de celle qu'il suivait ;
Irrésistible, la sirène l'entraînait.
De son état présent n'ayant plus conscience,
Il se laissait conduire, endormi, sans défense,
Magnétisé, n'ayant dans son cerveau confus
Qu'un vague sentiment des temps qui ne sont plus.
Maintenant ils suivaient au milieu des ruines
Un sentier jalonné de fougères marines
Qui, minéralisant sous l'action des eaux,
Rigides, se dressaient comme des arbrisseaux.
La sirène écartait de la main ces obstacles,
Et tandis que devant ces étranges spectacles
Davantage l'esprit de l'homme se troublait,
L'ayant à sa merci comme elle le voulait,
Elle le fit asseoir sur un amas de mousse,
Et sa voix devenant pour lui parler plus douce,
Elle lui dit :

— « Ouvre les yeux, regarde et vois !... »

“ L’homme pénètre ici pour la première fois.
“ Nul mortel n’a jamais visité ces abîmes
“ Sanctuaires présents de ruines sublimes.
“ Ceux que dans ces bas fonds la tempête a jetés,
“ A la clarté du jour ne sont pas remontés !
“ L’abîme est une tombe, auguste, inviolable,
“ Où les morts sont couchés dans la blancheur du sable,
“ Et les polipes seuls suffisent au travail
“ De sceller pour jamais leur cercueil de corail.
“ Ils dorment là vos morts, heureux, libres, tranquilles,
“ Loin de l’hypocrisie et des bruits de vos villes,
“ Si bien que ce vieux sol, continent disparu,
“ Doit avoir oublié qu’un jour il a vécu !
“ Tu me regardes ?... Oui, puisqu’il faut te le dire,
“ Ce monde où tu te vois jadis fut un empire !
“ Ce grand fond sous-marin qui n’a qu’un seul pareil :
“ L’Atlantide ! jadis rayonnait au soleil.
“ Naguère aux temps passés de la terre féconde,
“ Ces continents fameux étaient sortis de l’onde.
“ Madagascar, Bourbon, et Maurice n’ont pas
“ De tous temps existé sous différents climats.
“ La nature avait joint ces trois îles entr’elles,
“ Mais en les séparant du groupe des Seychelles,
“ Et des peuples venus de rivages lointains
“ Cultivèrent leurs champs du travail de leurs mains.
“ Mais des volcans fumaient sur ces rives fécondes ;
“ La terre frissonnait de secousses profondes ;
“ Des feux intérieurs, encore en mouvement,
“ Disloquèrent un jour le nouveau continent.
“ Le cataclisme eût lieu dans une nuit terrible ;

“ La rupture se fit d’un choc irrésistible,
“ Et tandis que la mer montait sur les coteaux
“ Tout le plateau central s’abîma sous les eaux.
“ Le lendemain—plus rien de ces vertes contrées !
“ Les trois îles étaient pour longtemps séparées !
“ La convulsive mer roulait en mugissant
“ Comme un monstre accroupi sur sa proie, et grondant.
“ Ainsi selon les temps dont Dieu seul sait la somme,
“ Ont disparu du monde et Gomorrhe et Sodome,
“ Opulentes cités que couvrent maintenant
“ Les flots de la mer Morte, et l’oubli du Néant !
“ Mais le travail des feux souterrains continue ;
“ L’exhaussement du sol englouti s’accentue,
“ Et vous avez pu voir, après un ouragan,
“ Comment l’ilot Barkly sortit de l’océan.
“ Un jour, que sûrement je marque et que j’annonce,
“ — Car jamais la nature à ses droits ne renonce,—
“ Un jour, ce continent, aujourd’hui submergé,
“ Surgira d’un seul coup, librement dégagé,
“ Car les mêmes effets qui l’ont fait disparaître
“ Doivent se reproduire, et le faire renaître !...
“ Mais si le souvenir de ces temps fabuleux
“ Et ces débris sont tout ce qui témoigne d’eux,
“ Dernière déité d’une époque lointaine,
“ Seule en a survécu jusqu’ici la Sirène !
“ Mais mon règne de fée aussi devra finir,
“ Car moi seule existant je m’apprête à partir.
“ Que ferai-je en ces lieux, lorsque je me rappelle
“ Que j’étais une reine obéie, et si belle
“ Que les rois de la terre étaient jaloux entr’eux

“ De l'honneur d'attirer un regard de mes yeux ?
“ J'ai vu des potentats frémissants de colère,
“ Dont les peuples baisaient les pas dans la poussière,
“ Devenir à ma vue aussi doux qu'ils étaient
“ Féroces et cruels alors qu'ils s'irritaient.
“ De mes calines mains, pour eux irrésistibles,
“ J'ai dompté des lions, et des tigres terribles,
“ Et Salomon, l'un d'eux, le pieux Salomon,
“ J'ai courbé son orgueil plus bas que mon talon.
“ Mais au monde aujourd'hui seule, je me retire ;
“ J'abandonne à jamais mon glacial empire,
“ Et les pics surnageants de ces monts qui jadis
“ D'une éternelle neige entouraient leurs glacis !
“ Je ne regrette rien !... Je vais d'un pas rapide
“ Retrouver d'autres sœurs au fond de l'Atlantide,
“ Et chercher, dans la paix d'un monde inhabité,
“ Le calme qui convient à ma divinité !...
“ Mais j'amène avec moi de vos races présentes
“ Pour peupler d'autres lieux les âmes innocentes ;
“ Ce que l'on peut trouver de meilleur parmi vous :
“ Tous les chers nouveaux-nés bercés sur vos genoux.
“ Oui, je les prendrai tous, pour ce que vous en faites,
“ Peuple fou, peuple impie, et pervers que vous êtes,
“ Qui, désobéissant à mes ordres formels,
“ Poursuivez contre moi vos travaux criminels !
“ De mon dernier séjour vous m'avez exilée ;
“ Je pars, mais emportant, désormais consolée,
“ Dans mon exode au fond des insondables mers,
“ Vos enfants pour peupler mes royaumes déserts.
“ Maintenant, lève-toi ! Je n'ai plus rien à dire ;

“ Va-t-en !... Ce que tes yeux ont vu de mon empire,
“ Aux hommes de la terre où tu vas remonter.
“ Sans en omettre rien tu peux le raconter.
“ Votre punition arrive aussi certaine
“ Que la foudre qui doit vous frapper est prochaine
“ Lorsque vous entendrez dans ces lieux, n’importe où,
“ Dans l’ouragan vainqueur miauler le Marcou,
“ Souvenez-vous de moi, de ma sombre parole !...
“ Et comme dans le vent une feuille s’envole,
“ Vous verrez votre pont, quoique construit en fer,
“ Se tordre, s’effondrer, et sombrer dans la mer,
“ Après que se sera posé dessus, sauvage
“ Et sinistre, au milieu des éclairs de l’orage,
“ Le Fouquet,—que chacun de vous tous pourra voir,—
“ Juste alors, traverser le ciel comme un point noir. ”

A l’effrayant discours qui frappait ses oreilles,
L’infirmes voyageur du pays des merveilles,
Hagard, épouvanté, sur ses genoux tomba :
“— Qui donc es-tu ?... “— Je suis la Reine de Saba !...”

Or, la prédiction s'annonçait imminente.
Sortant de l'horizon une vapeur grondante
Envahissait un pan du ciel occidental,
Que visitait l'éclair dans son vol inégal.
On sentait s'approcher quelque chose dans l'ombre.
Mais sur le pont construit, déjà des trains sans nombre
Se croisaient, secouant ainsi que des coursiers
Leurs ornements de cuivre et l'éclat des aciers.
C'était un roulement continu de tonnerre
Où la locomotive étalait sa crinière
Fumante, dans la rouge haleine des fourneaux,
Comme un monstre soufflant du feu par les naseaux.
Mais un autre tonnerre, une voix inconnue,
Lui répondait alors par derrière la nue :
L'orage s'annonçait sur la plaine des mers
Comme ces lions forts qui du fond des déserts
Ont senti la femelle, et, dressant leurs crins rudes,
Rugissants et par bonds sortent des solitudes.
Le grondement montait à travers l'infini ;
Et des nuages lourds sur le cercle embruni
Du large, s'entassaient, et montaient à mesure
Que reculait le jour devant la nuit obscure.
Le soleil se coucha dans une mer de sang,
Tandis que les oiseaux qui peuplent ses parages
Se rapprochaient de terre avec des cris sauvages.
Pas un voile en mer !... Une ombre sépulcrale

Comme un voile de crêpe épaissi dans les airs,
Tombait, tombait toujours, troué par des éclairs.
Et pendant que chacun regagnait sa demeure,
De l'ouragan sentant que se rapprochait l'heure ;
Que l'on consolidait les cases d'alentour ;
Que le vent se levait avec la fin du jour :
— Comme un défi suprême à l'œuvre condamnée,
Comme une force aveugle à point fixe amenée, —
Déchirant le silence inquiet, en suspens,
Qui précède la lutte ivre des éléments,
Le sifflet sur aigu d'une locomotive
Frissonna dans l'espace à cette heure tardive,
Et l'on vit, descendant du Grand-Port et d'ailleurs,
Défiler sur le pont un train de voyageurs.

Mais à peine avait fui—vision fantastique !—
Ce convoi qui criait sur le rail métallique,
De l'ouragan brutal, attardé dans les airs,
S'abattit en râlant la danse des éclairs.
De cette tragédie étrange et grandiose,
Ce fut le dénoûment avec l'apothéose.
Le vieux pont Saint-Louis résista ; mais du coup,
L'autre, en fer, vacilla quoiqu'il se tint debout,
Et, sur l'entablement de ses colonnes rondes,
Sentit trembler sous lui ses assises profondes.
Le vent suivait le vent, l'éclair suivait l'éclair ;
La pluie à flots pressés crépitait sur la mer,
Quand un calme, au milieu de ces rages funèbres,
Coupa la voix du Mal hurlant dans les ténèbres.

Alors un cri maudit sortant on ne sait d'où
Dans l'angoisse de l'heure annonça le Marcou.
Et tandis que l'orage éclatait dans l'espace,
On le vit traverser comme un fantôme passe,
Et, grim pant sur le pont en hôte familier,
S'asseoir en miaulant au bord du tablier.
A cette clameur folle, infernale, et sinistre,
Répondit dans le ciel, alors couleur de bistre,
Un cri pareil poussé par un autre maudit,
Et soudain, aux lueurs d'un coup de foudre, on vit
Lugubre et menaçant, penchant sa tête chauve,
Le Fouquet traverser comme un bandit se sauve,
Et, de son aile oblique et sifflante, affrontant
Intrépide, l'effort des raffales du vent,
S'abattre sur le pont de la ligne ferrée,
Et, dilatant ses yeux ronds de bête effarée,
Jeter, d'après la loi de la prédiction,
Aigre et perçant, son cri de malédiction.

Et les poutres du pont s'écroulèrent, de même
Aux sons de la trompette éclatante et suprême
Étaient tombés jadis les murs de Jéricho ;
Le tonnerre roulant terrifia l'écho ;
Puis, dans un flamboiement d'éclairs sentant le soufre
Le tablier du pont s'abîma dans le gouffre,
Et le Fouquet alors, que le Marcou suivit,
Disparut de ces lieux où nul ne les revit.

LA PETITE ÉCOLIÈRE.

L'enfant est blonde, avec des yeux couleur d'azur.

Elle a quinze ans ; son père est mort, sa mère est morte.
Mais calme comme un lac son front est resté pur,
Et son cœur est vaillant, comme son âme est forte.

Elle est seule, et pourtant n'a pas l'air d'avoir peur.
Suivant, les yeux baissés, le chemin de l'école,
Elle va devant elle, et marche avec lenteur,
Ses beaux cheveux nattés tombant sur son épaule.

Elle passe, le sein doucement soulevé ;
La robe allant à peine à sa cheville fine,
Et quoiqu'elle ait déjà des hanches, on devine
Qu'à l'amour elle n'a pas encore rêvé !

Ses vêtements blanchis par un trop long service,
Usés au coude, avec des reprises partout,
Révèlent l'indigence, et non pas l'avarice
De ceux qui prennent soin d'elle, et lui donnent tout.

Matin et soir le train l'amène et la ramène ;
Seule, telle qu'elle est venue, elle repart ;
Et je la vois passer, tournant la tête à peine
Lorsqu'elle sent peser sur elle mon regard.

Et doucement alors, timide et rougissante,
Elle me dit : “ — Bonjour, monsieur ! — ” d'un air content,

Déguisant mal son trouble, ou sa joie innocente,
Et moi je lui réponds : “ —Bonjour, ma belle enfant !—”

Mais quand elle est passée ainsi qu'elle est venue,
Plein d'une émotion douce et sincère aussi,
Suivant des yeux sa robe au détour de la rue,
A chaque fois, rêveur, je me suis dit ceci :

—“ Mignonne, vous avez tant de grâce attrayante,
Qu'à vous voir, je me prends à désirer tout bas
Qu'en ce monde où tout fuit ainsi qu'une ombre errante,
Si j'avais une sœur qu'elle vous ressemblât !

Qu'elle eût votre candeur, vos yeux, votre sourire,
Afin qu'en approchant de sa perfection,
Je puisse m'incliner avec orgueil, et dire :
“ Rien n'est si pur que toi dans la Création !

“ Rien n'est si doux que toi : le chant des tourterelles,
“ Les nids mélodieux cachés dans les jasmins,
“ Rien n'est si doux, bel ange aux invisibles ailes,
“ Que ta voix qui m'a fait penser aux séraphins !

“ Sois heureuse ! traverse, insouciant et folle,
“ Le chaos de ce monde où s'embourbent nos pas ;
“ Sois l'ange du pardon qui prie et qui console ;
“ Sois le printemps en fleurs ; ris, mais ne pleure pas !

“ Que jamais de tes yeux ne s'échappent des larmes !

“ Sois le calice ouvert sous les brises du ciel !

“ Et tandis que la vie a pour toi tant de charmes,

“ Que ton âme déborde en doux parfums de miel ! —”

LE T...

Inter quadrupedes, gloria prima lepus

MARTIAL.

D'abord, gloire au lapin parmi les quadrupèdes !

F. D. [traduction.]

“ Animal roi, cher ange ! ” aurait dit Monselet
Qui brûla son encens au doux cochon de lait,
Faut-il qu'un préjugé, bête autant que sévère,
Te proscrive de table, O toi que je révère !...
Le monde qui t'exècre, et fait le délicat,
Au siège de Paris a bien mangé du rat,
Mais ne s'en souvenant plus, le faux gastronôme,
Devant lui ne permet même pas qu'on te nomme.
Avec le plus d'horreur, de dégoût mélangé,
Ceux qui parlent de toi ne t'ont jamais mangé.
Calmez-vous, Lucullus faux autant que sévères :
Un tel mets n'est pas fait pour les palais vulgaires !
Le ciel qui le créa dans les plus verts taillis,
Inventa pour lui seul des arômes exquis,
Et le lièvre timide, admis à votre table,
N'a jamais possédé saveur si délectable.
C'est une chair suave et fondante, gardant
Le parfum des grands bois caressés par le vent !
Un animal nourri comme un aristocrate,
Et que, certes, n'eût pas répudié Socrate !
Ni la dinde truffée à la Flore, avec art ;
Ni le cuissot de cerf entrevoiné de lard ;
Ni la perdrix, ni la pintade, ni la caille,
Ne valent ce phœnix né dans un trou de paille ! ..

Le sage aurait trouvé que ce rustique plat
Eût annobli des Dieux l'appétit délicat,
Et réservant pour lui la fine découverte,
N'en eût certainement pas tenu table ouverte !...
Les Romains élevant des *Murènes*, jamais
N'ont satisfait leur goût d'un si précieux mets !
Et si Sardanapale, en ses festins superbes,
Eût du pauvre mangeur de racines et d'herbes
Goûté par fantaisie une fois seulement :
Il eut en son honneur construit un monument !...
Cyrus t'eut fait bâtir un terrier tout en marbre ;
Le Gaulois t'eût dressé ton dolmen sous un arbre ;
Et les vieux Chefs, à la majorité des voix,
T'auraient bien sûr offert les honneurs du pavois !
La Grèce même eût fait des temples à ta gloire,
O toi dont tout un peuple eût béni la mémoire,
Car, qui te mange, et sent sous la dent ta saveur,
Prince ou bourgeois, ne peut que devenir meilleur !
Et certes, volontiers ici je le proclame
En artiste, ... ce qui vaut mieux après la femme,
Et qu'à mon point de vue, inutile à prouver :
Tout digne sybarite est en droit de rêver,
C'est toi, divin Tandrac, qui mérites l'entrée
Du paradis du Ciel—bête sainte et sacrée !!!

17 Avril 1882.

LE RÉVEIL DE LA FERME

A M. AUGUSTE DABBADIE.

—

Le canon du matin, éveillant les campagnes,
Eclate, tonne, roule, et meurt dans les montagnes.

* * *

La brise est revenue, et froissant les rameaux,
Eparpille dans l'air le peuple des oiseaux.
Leurs mille cris joyeux s'élancent en fusée ;
Ils s'appellent l'un l'autre, et l'oreille amusée
Ecoute ces rumeurs joyeuses, saluant
La lumière du jour qui monte à l'orient.
Le chant du coq éclate ainsi qu'un fanfare ;
La grenouille s'effraye, et plonge dans la mare,
Car aux accents du cri belliqueux et vainqueur
Des bêtes de la nuit s'interrompt la clameur.
La lune, dont le disque en palissant décline,
Vers l'occident brumeux lentement s'achemine ;
La cane qui rêvait au milieu des roseaux
Abandonne son nid construit aux bord des eaux,
Bat les ailes de joie, et d'un appel sonore
Réveille aux environs tout ce qui dort encore.
Le jour grandit ; sortant des lisières du bois
Les cailles, à leur tour, font entendre leurs voix ;
Et, sautant du fourré, quelque lièvre timide
Vient roder dans la plaine, et brouter l'herbe humide.
La rosée a trempé les arbustes en fleurs ;

Chaque goutte étincelle aux premières lueurs ;
Un parfum frais et pur circule dans la brise ;
Et là bas, de la plage où doucement se brise
Le flot harmonieux de la paisible mer,
Un murmure d'amour vous arrive dans l'air !

* * *

Voici l'heure où sortant d'un repos confortable,
La vache se relève, et beugle dans l'étable.
Le rêve de la nuit tremble encor dans sa voix
Dont la basse profonde erre au loin sous les bois.
Sur leurs gonds ont roulé les portes de la Ferme,
Et tous les animaux qu'à la nuit on enferme,
Des gîtes respectifs, pêle-mêle sortant,
Vont se rouler dans l'herbe, ou plonger dans l'étang.
La poule et ses poussins, tumultueuse bande,
Vont gratter le fumier noir qui les affriande ;
Les pigeons sont partis à tire-d'aile, afin
De s'ébattre à leur aise en quelque champ de grain ;
La pintade picore en bruyante commère ;
Le pourceau grogne et court, fouillant du groin la terre,
Tandis que les canards, canes, et canetons,
Barbottant à loisir, commencent leurs plongeon.

* * *

Et debout dans l'air pur, à quelques pas, j'écoute
Tous ces bruits qui s'en vont vers la céleste voûte ;
Cet hymne universel des bêtes, s'élevant
Vers celui qui peut tout, de qui tout bien descend ;

Qui verse la rosée aux plantes des prairies ;
Fait chanter le grillon dans les herbes fleuries ;
M'enivre de parfums ; et qui me rend meilleur
En face de son œuvre, en m'épurant le cœur !
Je m'assieds calme, heureux, sur le pas de ma porte,
Et j'attends qu'une main qui m'est chère m'apporte
Et pose près de moi la miche de pain blanc,
Et sortant de l'étable un bol de lait fûmant.
Le vent frais de la mer m'envahit, me pénètre ;
La paix de la campagne engourdit tout mon être,
Lorsque soudainement l'Angélus du matin,
Austère appel à Dieu, tinte dans le lointain.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

L A F O I

C'était une fillette aux cheveux noir d'ébène ;
Fine comme une abeille, ayant douze ans à peine ;
Une mine friponne, et de grands yeux hardis,
Faits plutôt pour le bal que pour le Paradis.

Mais un jour je la vis en prière à l'église ;
Une croix d'or au cou, livre en main, et bien mise,
C'était au jour béni de sa communion,
Et la folle priait avec dévotion.

Son petit cœur gonflé de remords, de reproches,
Battait dans sa poitrine avec des sons de cloches
Tandis que pâlissait son doux front innocent ;

Et sa bouche disait :— “ Pardon je t'en conjure !
Pardon, mon Dieu ! j'en ai du regret, je te jure...”
—C'était l'ange La Foi, sous des formes d'enfant.

L'ESPÉRANCE

Quatre ans après, c'était en hiver, un dimanche.
Elle était mariée. On voyait sa maison
Se profiler de loin sur l'arc de l'horizon
Ainsi qu'un nid d'oiseau bâti sur une branche.

Lourde, les yeux cerclés d'un bistre à teinte verte,
Et sentant tressaillir dans son sein fécondé
L'enfant qu'à son amour elle avait demandé,
Elle se promenait sous sa varangue ouverte.

Et voici que tout bas elle dit :— “ Quel bonheur !
Je le sens remuer, là, tout près de mon cœur !
“ Dieu ! daigne le former du plus pur de notre âme ! ”

Et comme elle parlait ainsi, sans me savoir
Si près d'elle, je crus en la regardant, voir
L'Ange de l'Espérance, en un beau corps de femme.

L A C H A R I T É

Lorsque je la revis un jour, j'en eus pitié !...
Sous le poids des chagrins sa tête avait plié.
Son enfant, son espoir, était mort en bas âge,
Comme une frêle fleur que brise un vent d'orage.

Et depuis, l'avenir étant sacrifié,
Elle faisait l'aumône, et donnait la moitié
De tout ce qu'elle avait aux gens du voisinage,
Aux pauvres inclinés partout sur son passage :

Afin que dans le ciel sur l'enfant regretté
Rejaillit en bonheur, joie, et félicité
Chaque bonne action que Dieu lui voyait faire ;

Qu'il fut heureux là haut, et que le bon Jésus
Lui sourit en voyant ses petits bras tendus...
—C'était la Charité sous les traits d'une mère.

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

